

La réception de Rousseau en France de 1950 à aujourd'hui

Tanguy L'Aminot

Dans un roman de John Saul, un personnage déclare que les statues ont perdu leur importance quand elles n'apportent plus l'espérance aux hommes : « Il n'y a pas d'espoir dans un musée ou dans une statue arrachée au sol »¹⁶. Rousseau, trois cents ans après sa naissance, nous apporte-t-il encore l'espérance ou bien est-il irrémédiablement enterré dans les musées où seule la mort règne ? L'a-t-on sorti de son cercueil le jour du lancement officiel du tricentenaire seulement pour l'y remettre à la fin de l'année et ne le ressortir que dans cinquante ans d'ici, en 2062 ? L'odeur de naphthaline et l'ennui qui ont percé dans les manifestations officielles peuvent le faire craindre en effet. Tous ceux qui gagnent ou ont à gagner à l'animation mercantile ou citoyenne autour de Rousseau, tous ceux qui ne s'imaginent pas autrement qu'au premier rang des photographies qui rendront compte de leur place et de leur pouvoir, vont se récrier. Rousseau est bien vivant puisqu'on s'est agité autour de son nom cette année-là, qu'on en parlait sur les plateaux télévisés et qu'on le commémorait de la sorte, avec d'autant plus d'aisance qu'il ne peut plus dire ce qu'il pense. Est-ce bien exact cependant ? La question mérite d'être posée car après tout, le flot des hommages rendus peut aussi servir à mieux enterrer le célébré, celui-ci n'ayant finalement pas la parole et devant s'effacer devant les célébrants qui pavanent et se congratulent sur sa tombe.

L'année d'une célébration n'est pourtant que le pic de quelques décennies de recherches, de travaux érudits et d'actions savantes et passionnées parfois. Ceux qui les mènent ont souvent peu à voir avec les « vedettes » qui, l'année tant attendue arrivant, occupent les tribunes et les plateaux, font les discours ou publient des études dont l'innocence pourrait faire éventuellement sourire si elle n'était si répétitive. Bientôt les intermittents des commémorations rentrent chez eux ou vont s'occuper d'un autre auteur, l'agitation cesse et le travail reprend. Réjouissons-nous en : le tricentenaire est terminé et 2013 sera mieux que 2012.

16 John Saul, *L'Ennemi du bien*. Traduit par Henri Robillot. Paris, Folio, 1992, p. 239.

Si Rousseau suscite encore de l'engouement, c'est non seulement parce qu'il est un philosophe dont la pensée est puissante et la gamme des intérêts très vaste. C'est aussi et surtout parce que Rousseau n'est pas un auteur comme les autres. S'il figure dans le fascicule répertoriant les « commémorations nationales 2012 » au côté de Jeanne d'Arc, Pascal, Montherlant ou Ernest Feydeau, il occupe bien une place à part qui n'a rien à voir avec eux, et qui est rendue dans la notice que lui consacrent Bernard et Monique Cottret par la définition suivante : « Rousseau ou la double face des Lumières »¹⁷, définition qui conduit tout de suite à se demander quelle face on a célébrée, ou si d'avoir fêté les deux, cela ne pose pas de problème. Rousseau entre en effet difficilement dans les cadres qu'on lui construit. Il n'est pas si aisément le philosophe des Lumières qu'on veut présenter et cela malgré les contorsions que les commentateurs font pour le peindre en homme des sciences, en chimiste, en partisan du progrès ou en apôtre de la tolérance, ou pour adapter les Encyclopédistes à sa personne en montrant combien ils ont bien combattu à son côté pour une république progressiste et égalitaire, mais pas trop quand même; Rousseau gêne car il est réactionnaire pour les uns et révolutionnaire pour les autres, et même « anticipateur-conservateur » pour ceux qui ne parviennent pas à se décider. Ses propos prennent tout autant à partie notre société qu'elle prenait celle du XVIII^e siècle et, non content de révéler les jeux ambigus des pouvoirs en place, ils mettent également en cause l'inauthenticité de nos conduites, la manière dont nous nous arrangeons avec la technique ou avec l'argent, par exemple, tout en tenant les discours à la mode sur la sauvegarde de la planète et la nécessité de combattre la corruption et de réduire les inégalités. Rousseau dérange et ne cesse de déranger et de ce fait, toute célébration de sa personne comporte une bonne part d'hypocrisie, puisque ceux qui commémorent s'arrangent avec les mensonges que l'œuvre de Rousseau ne cesse de débusquer. On songe à ces mots de *l'État de guerre* :

« J'ouvre les livres de droit et de morale, j'écoute les savants et les jurisconsultes et pénétré de leurs discours insinuants, je déplore les misères de la nature, j'admire la paix et la justice établies par l'ordre civil, je bénis la sagesse des institutions publiques et me console d'être homme en me voyant citoyen. Bien instruit de mes devoirs et de mon bonheur, je ferme le livre, sors de la classe, et regarde autour de moi ; je vois des peuples infortunés gémissants sous un joug de fer, le genre humain écrasé par une poignée d'opresseurs, une foule affamée, accablée de peine et de faim, dont le riche boit en paix le sang et les larmes, et partout le fort armé contre le faible du redoutable pouvoir des lois »¹⁸.

17 *Commémorations nationales 2012*, Paris, 2012, p. 79.

18 J.-J. Rousseau, *L'État de guerre, Œuvres Complètes*, III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 608-609.

C'est nous que Rousseau peint ici, qui nous gargarisons entre nous, avec force sourires, des mots de Loi, Justice, Compassion et qui allons tout à l'heure croiser les sans-domiciles-fixes que les États et les politiques, quels qu'ils soient, créent toujours par leur soumission aux riches et aux puissants. Toute célébration officielle d'un penseur comme Rousseau est toujours imposture et hypocrisie dans les sociétés du faux contrat social où nous sommes.

Par ailleurs, Rousseau est irrémédiablement associé à la Révolution : la Révolution française apparaît comme une conséquence de ses écrits, mais aussi les révolutions du XIX^e siècle comme celles de 1830, 1848 et la Commune, et celles du XX^e siècle comme la révolution chinoise de 1912 ou la Révolution d'Octobre, celles des Vietnamiens, des Cubains ou des Zapatistes plus récemment. L'accusation même de totalitarisme qui est si souvent répétée est encore une défense que les penseurs libéraux élèvent contre lui pour mieux affirmer le libéralisme dont ils savent bien les faiblesses et l'iniquité. Bien souvent, Rousseau et la Révolution forment un tout dans nos esprits et constituent ce que Bakounine appelait déjà « l'école de Rousseau ». Les efforts pour s'en débarrasser ou pour affirmer que Rousseau n'est en rien révolutionnaire, sont encore un signe que cette idée domine.

On ne peut donc célébrer Rousseau comme Ernest Feydau ou le peintre Mignard, fêtés aussi en 2012. S'il a suscité maintes querelles et même des affrontements physiques entre ceux qui s'en servaient pour étayer la République et ceux qui s'en servaient pour la renverser, c'est que son œuvre contient des ferments subversifs qui mettent en cause toutes les institutions, tous les régimes, toutes les époques, toutes les classes sociales et tous les individus. Chaque époque fait Rousseau à son image : du Rousseau contestataire des années soixante-dix on est parvenu à un Rousseau soumis, voire complice des pouvoirs d'aujourd'hui. En faire un botaniste admirateur des pâquerettes ou un musicien, auteur d'une œuvre aussi fondamentale que les *Pantouflettes*, comme la critique actuelle et les médias ont tendance à le faire en leur donnant la plus grande importance, si ce n'est la première place, ce n'est pas seulement reconnaître ces aspects de son œuvre, c'est montrer encore combien on veut éviter d'aborder la part politique, sociale et contestataire de ses écrits. Quoi d'étonnant à ce que ce regard nouveau apparaisse si fortement en ces temps de soumission et de compromission politique dans les pays occidentaux. Rousseau, cette fois encore, répond à des enjeux. Se comporter ainsi avec lui, ce n'est pas le dégager de la matière politique pour le conduire vers l'idéal où seul figure le nuage digne de le recevoir, c'est juste exprimer ce que nous sommes, nous, les célébrants qui le célébrons ainsi. Rousseau nous fait parler alors que nous croyons le faire parler.

C'est dans les années cinquante, au lendemain de la seconde Guerre Mondiale que se met en place une nouvelle image de Rousseau. Tout comme la France sort de ses ruines et se reconstruit, un nouveau Rousseau voit le jour. À l'opposé du Rousseau polémique, responsable de tous les maux de la société, que décrivaient les Lemaître, Faguet ou Seillière, la critique décrit maintenant un Rousseau généreux, opposé aux totalitarismes, issu de la Résistance, progressiste et plus complexe que ne le donnaient à lire les points de vues manichéens d'autrefois. Edgar Morin écrit par exemple en 1948 :

« Rousseau est « progressiste », disons-nous, parce qu'il a la vision du devenir historique et des déterminations naturelles et techniques qui font avancer l'histoire [...]. Il est progressiste là où il rétablit l'unité humaine, ce qu'il appelle la « conscience » parce que toute entreprise révolutionnaire ne peut se faire que sur une religion de l'homme, c'est-à-dire un humanisme [...]. Il est progressiste, enfin et surtout, lorsque le premier de tous, *il fonde une sociologie et une politique républicaine* »¹⁹.

Il y a là une rupture complète avec l'image d'avant-guerre issue des théories monarchistes et impressionnistes à la mode. Non seulement les commentateurs admettent maintenant l'unité de la pensée de Rousseau, sujet qui était encore provocateur chez Cassirer, mais ils fondent leur commentaire sur de nouveaux éléments comme la correspondance de Rousseau éditée par Dufour et Plan dans les années trente. La biographie de Rousseau réalisée par Jean Guéhenno pendant l'Occupation, mais qui paraît après la guerre, est fortement redevable de ce travail et il en est de même pour les premiers livres d'Henri Guillemin sur le philosophe genevois.

L'époque voit donc paraître les grands travaux de Robert Derathé, Jean Starobinski, Jean Fabre et Pierre Burgelin qui vont constituer les piliers de la critique jusqu'à nos jours. Rousseau semble appartenir aux universitaires désormais et échapper aux visions simplistes ou partisans. Le temps n'est cependant pas encore à la sérénité ou à la pensée unique qu'imposera à la fin du XX^e siècle l'idéologie libérale.

La Guerre Froide a succédé à l'affrontement mondiale des armées et la présence forte des marxistes au sein de l'Université dans les années cinquante et soixante colore la lecture qui est faite de Rousseau. Ce n'est pas qu'ils dominent totalement en ce lieu, mais leur présence et leurs écrits entraînent des réactions et influencent les discours des autres camps. Guy Besse, Roland Desné, Roger Barny ou Jean-Louis Lecercle sont parmi les plus connus de ceux-là. Les marxistes ont leurs moyens de publication pour la littérature : la revue *Europe*, les Éditeurs Français réunis ou les Éditions sociales, la *Nouvelle Critique* et même *L'Humanité* qui publie

19 E. Morin, « Un citoyen du XXe siècle : J-J. Rousseau », *Lettres françaises*, 1er janvier 1948, p. 5.

des suppléments littéraires. Ce sont eux qui assurent à cette époque où les chercheurs se rencontrent beaucoup moins qu'aujourd'hui, la dimension internationale de la recherche avec les liens qu'ils ont avec l'URSS et la RDA. La Guerre Froide a pour conséquence de définir deux images antithétiques de Rousseau : celle du « Monde Libre » et celle des régimes soviétiques. La critique, si fondée soit-elle sur l'érudition et le souci d'éviter les vues trop simplistes, est de part et d'autre marquée par cette opposition.

Le système universitaire et la manière dont se font les thèses d'alors constituent cependant un garant de sérieux et un rempart contre les interprétations trop superficielles et trop tendancieuses. La pré-thèse et la thèse d'État qui conduisent généralement le chercheur à plus de dix années de travail soutenu définissent une recherche de fond et des sujets d'importance qui ne pourront plus être quand elles seront supprimées au profit de thèses traitées de manière plus rapide pour satisfaire à la mondialisation des diplômes. Ce qui assure leur qualité de grands travaux aux thèses de ce temps-là est dû non seulement à la qualité des thésards, mais aussi au sujet abordé, que seule une période longue de recherche pouvait permettre de traiter. *La religion de Voltaire* de René Pomeau, *L'idée du bonheur au XVIII^e siècle* de Robert Mauzi, *Rousseau et la science politique de son temps* de Robert Derathé sont bien des sujets de cette époque et ils n'auraient pu être traités à la nôtre. Ces travaux sont aussi facilités dans les années soixante par la publication des premiers volumes des *Œuvres complètes* de Rousseau dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade : quatre des cinq volumes qui la composent aujourd'hui paraissent de 1959 à 1969, et le cinquième complétera l'ensemble en 1995. Près de quarante tomes des *Annales* de la Société J.-J. Rousseau de Genève ont également procuré maints éléments aux chercheurs et constitué une somme continue marquant bien le renouveau de l'image du philosophe. C'est sur cette base que s'édifie l'image de Rousseau des années soixante.

La célébration de 1962 va mettre en avant des aspects forts de la pensée de celui-ci à en juger par les titres des colloques qui ont lieu alors : « Rousseau et la philosophie politique » – « Études sur le *Contrat social* » – « J.-J. Rousseau et son œuvre » – « Rousseau et l'homme moderne ». C'est la dimension politique de Rousseau qui est privilégiée, même si d'autres aspects de son œuvre et de sa personne sont aussi traités. Cela est sensible le 19 octobre lors de la commémoration solennelle de la Sorbonne. Jean Fabre, président du Comité national, y fait un discours qui définit Rousseau comme un garant du monde moderne, plus actuel, selon lui, que Marx même¹. Fabre déclare :

1 « À sa lumière, le capitalisme pseudo-libéral et le communisme pseudo-populaire se révèlent désormais également fallacieux et, comme on dit aujourd'hui, dépassés. C'est bien pourquo

« Mais il ne donne à personne de conseils de paresse et de démission. La cité telle que la fonde le *Contrat social* n'exige pas le sacrifice de la personne : elle lui permet seulement de s'accomplir. Aujourd'hui, plus que jamais, Rousseau nous sert d'inspirateur ou de garant lorsque nous cherchons une solution aux problèmes que posent les rapports du citoyen et de l'Etat, l'équilibre entre la justice sociale et la liberté politique, la forme et l'esprit des institutions. Parce qu'il a refusé de se joindre à ceux qui, disait-il, « ne jurent que par Mammon », parce qu'il a proclamé qu'il existe en l'homme des aspirations plus profondes que la soif des richesses et le souci du confort, parce qu'il a subordonné l'économie à la politique et la politique à la morale, il apparaît comme le plus neuf, le plus hardi et le plus agissant des penseurs. C'est dire qu'il est vain d'opposer dans notre reconnaissance Rousseau et Jean-Jacques : tous deux s'appellent et se complètent. Et c'est à un J.-J. Rousseau réconcilié avec la société, avec l'histoire, mais d'abord avec lui-même, que s'adressera ce soir notre hommage et notre souvenir »².

Jean Fabre exprime sans doute ici le vœu de la critique universitaire envers Rousseau : le voir à la fois réconcilié avec lui-même mais aussi agissant sur le monde. J. Starobinski va dans le même sens quand il déclare cette même année que quelque chose dans l'œuvre du philosophe demande à se prolonger et à s'achever à travers nous, et il ajoute : « Tout porte à croire que l'imitation de J.-J. Rousseau qui lui-même prit au sérieux *l'Imitation de Jésus-Christ* se pratique encore à notre époque. Mais les haines qu'il suscite ne sont pas éteintes... Le moment d'éloignement et d'indifférence n'est pas encore venu »³. La fin des années soixante allait en apporter la preuve.

Les événements de mai 68 et la révolte de la jeunesse dans l'ensemble du monde allaient donner une importance accrue à Rousseau qui n'occupe certes pas une place de premier plan parmi les penseurs évoqués alors, mais dont l'action est plus profonde par sa référence à l'état de nature et la contestation du monde civilisé et de l'ordre établi qui en découle⁴. Michel Launay soutient cette année-là sa thèse de doctorat sur *Rousseau, écrivain politique* qui met un terme à l'accusation de songe-creux faite par la réaction pendant des décennies. Jean-Louis Lecercle fait de même de *La Nouvelle Héloïse* un roman digne de l'attention des universitaires. On redécouvre donc l'œuvre de Rousseau dans toute sa profondeur et sa com-

Rousseau apparaît en notre temps plus actuel et plus moderne qu'à la fois Adam Smith et Karl Marx », écrit encore J. Fabre en 1975 dans un commentaire des écrits de Lester G. Crocker (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 75, septembre-octobre 1975, p. 822).

2 « Les risques de la vérité », *Les Lettres françaises*, 3-9 janvier 1963, p. 5.

3 J.-J. Rousseau et *l'homme moderne*, Unesco, 1965, p. 149

4 Voir W. Kraushaar, *Acht und sechzig. Eine Bilanz*, Berlin, Propyläen, 2008, p. 253-257, ainsi que mon étude sur « Rousseau et les hippies », *La Pensée*, n° 370 : Rousseau à l'épreuve des siècles, avril-juin 2012, p. 141-152.

plexité. Ces travaux sont bien dans la lignée de ceux engagés durant la décennie précédente.

Mai 68 n'est donc pas une rupture ou une catastrophe avec la critique antérieure, mais l'ère est bien au changement et à la contestation. Peut-on dire comme Michel Delon en 1998 que mai 68 et le bouillonnement intellectuel qui en est sorti ont seulement permis aux méthodes nouvelles de la critique de porter leurs fruits et d'empêcher « tout littéraire digne de ce nom de confondre auteur, narrateur ou personnage, ou bien tout historien de citer une œuvre littéraire comme un document décrivant une réalité sociale »⁵ ? C'est ne voir que ce qui reste de cette époque après trois décennies de retour à l'ordre dans les universités françaises et oublier les profonds changements introduits à la suite des événements de mai. D'abord, la réforme des doctorats qui, en proposant trois nouvelles formes de thèses (thèse d'État, thèse de 3^e cycle, thèse d'université), allait permettre à de nombreux étudiants issus des conditions moyennes de pouvoir s'engager dans la voie de la recherche, jusqu'alors réservée à une élite sociale. Ensuite, la remise en cause des valeurs de la société, des systèmes de pensée et aussi des méthodes d'analyse de la littérature allait se combiner pour donner des auteurs et des corpus étudiés une image bien différente de celle qui avait cours jusqu'alors. Une nouvelle critique naît bien à partir de ce moment-là qui prône des méthodes différentes, dont l'effet n'est pas seulement de remplacer les méthodes antérieures, mais surtout de révéler le vide de l'enseignement dogmatique, l'hypocrisie des universitaires et leur complicité avec des systèmes sociaux et politiques dont ils sont, avec d'autres, les chiens de garde. Ce message qui est encore valable aujourd'hui, est bien entendu étouffé et l'étudiant actuel doit se contenter de savoir que mai 68 lui a permis de lire Gérard Genette et d'être du même coup, supérieur à ceux d'autrefois.

Parmi les nouveautés critiques introduites par mai 68, il faut insister sur la naissance alors des théories de la réception que l'université a rapidement réduite à des travaux sur la fortune d'un auteur ou d'un courant littéraire à la manière dont ils se pratiquaient dans les années cinquante. Les premiers théoriciens de cette discipline avaient pourtant tout de suite souligné l'aspect contestataire inhérent à ce type de recherche. Complétant les travaux de Hans Robert Jauss sur l'esthétique de la réception, Wolfgang Iser expose l'origine, l'importance et la nouveauté de cette méthode dans un livre paru à Munich en 1976 :

« Cette nouveauté dans la recherche littéraire trouve son impulsion dans la situation historique des universités allemandes dans les années soixante. Impulsion qui a résulté tant de l'évolution scientifique que de l'évolution politique.

5 M. Delon, « Présentation », *Dix-huitième siècle*, 30, 1998, p. 7.

Sur le plan scientifique, les années soixante marquent la fin d'une herméneutique naïve dans l'étude de la littérature. La question du développement de la tradition et de sa conservation s'est posée de façon de plus en plus pressante pour la raison essentielle que la démarche scientifique à l'égard de la littérature a supporté de plus en plus difficilement le conflit des interprétations. Le fait que l'on puisse adresser à la littérature des questions différentes, et que les interprétations qui en résultent laissent paraître une même œuvre chaque fois comme étant autre est devenu un problème de plus en plus aigu ; et cela, également, lorsque le chercheur considérait sa propre question à la littérature comme étant la seule possible. Etant donné qu'il y a toujours eu des interprétations concurrentes, on ne pouvait découvrir d'éventuelles erreurs qu'en se réclamant d'un critère de vérité, et c'est pourquoi il a fallu trouver un fondement susceptible de spécifier ce qui faisait une interprétation correcte »⁶.

L'étude des œuvres modernes surtout mettait en cause cette « candeur herméneutique » et les questions anciennes ne disparaissent pas purement et simplement et ne sont pas oubliées non plus. Les questions anciennes sont intégrées dans la tradition dans la mesure où celles qui sont nouvelles ne peuvent se former qu'à partir de celles qui précèdent et c'est ainsi que l'intérêt classique relatif à l'intention du texte a fait naître un intérêt pour sa réception. Ce changement dans la manière d'assumer la tradition s'explique par l'expérience du monde moderne et par la révolte de 68 : les étudiants découvrent alors que la littérature moderne apparaît comme un démenti de ce qu'a produit l'art classique et que l'art agit toujours sur nous. Il faut dès lors s'interroger sur l'effet des textes et non plus seulement sur leur signification.

« Plus une telle évidence s'impose, plus apparaissent stériles les « pépinières de l'interprétation » où se sont épanouies jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, des entreprises scientifiques dépassées. L'interprétation des chefs-d'œuvre, souvent présentée sur un ton solennel dans les universités allemandes, visait consciemment ou non, à plonger l'étudiant dans une attitude contemplative qui s'était imposée envers l'art classique. Mais tandis qu'il devenait toujours plus difficile d'attribuer à une œuvre d'art un sens unique, le conflit qui opposait les interprétations se développait, et les présupposés de l'interprétation ne pouvaient plus être ignorés. Ceux-ci furent dénoncés par les étudiants en révolte dans le cadre de la critique de l'idéologie. La littérature fut elle-même problématisée pour la raison principale qu'une interprétation normative avait produit l'illusion qu'elle reflétait la chose même. La situation politique a donc stimulé la recherche d'un accès à la littérature plus approprié au temps présent. Ceci a conduit à un changement de paradigme où le couple conceptuel message/signification a cédé la place au couple effet/réception »⁷.

6 Wolfgang Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Mardaga, 1997, p. 6.

7 *Ibid.*, p. 8.

Cette remise en cause du discours professoral est bien plus importante alors et dans ses conséquences que la distinction entre narrateur et personnage, et l'on comprend que l'université a pris soin de la faire oublier pour s'en tenir au second aspect qui lui permettait d'ailleurs d'apparaître vêtue à la mode nouvelle et de continuer comme si de rien n'était.

Je profite de ce point de vue pour exposer un peu ce qu'est, pour moi, la réception. Cette discipline a certes quelques ressemblances avec la littérature comparée, mais elle l'englobe plus qu'elle n'en fait partie. Il ne s'agit pas en effet de comparer deux auteurs, deux époques, voire deux courants de pensée, mais d'expliquer pourquoi telle image de Rousseau ou tel point de vue sur Rousseau apparaît à tel moment dans tel pays et non pas à tel autre. Il existe en effet des facteurs, des enjeux et des raisons qui nous conduisent à penser comme nous le faisons et à voir les choses comme nous les voyons, à exprimer de la prudence ou de l'audace, un Rousseau subversif ou bien un Rousseau soumis. La vision que nous avons d'un auteur ou d'un sujet tient peut-être parfois à la personnalité du commentateur, mais surtout à l'idéologie dominante d'un pays, d'une classe sociale, d'un groupe, voire des trois à la fois. Nul commentateur n'exprime donc la « vérité » de Rousseau, même si, s'abusant sur lui-même, il le croit ; nul ne possède la clé qui ouvre la porte ; nul n'est le messie qui apporte la Révélation. Le critique produit de la réception qui s'ajoute à celle produite aux époques précédentes et qui insiste sur un point particulier ou éclaire l'auteur d'un autre jour parce que ce point ou cet éclairage sont maintenant possibles. Le travail de chercheur dépend trop du travail de tous ceux qui l'ont précédé pour qu'il s' imagine être le « vrai penseur du vrai Rousseau ». Le chercheur doit prendre conscience de ces éléments pour comprendre pourquoi il travaille ainsi, propose telle image ou définit telle tendance. Il doit savoir d'où il parle, d'où provient son discours et à quoi il le destine, sinon il travaille en aveugle, content de lui, encouragé par les bien-pensants du moment dont il reçoit les compliments et qui le flattent dans sa carrière puisque sa pensée ne remet rien en cause et sert juste au ronron du conformisme dominant.

Il est probable que les critiques des années soixante ont pensé avoir tout dit sur Rousseau : Robert Derathé me l'a dit en 1976. La célébration du bicentenaire de la mort de Rousseau, en 1978, fut pourtant bien différente de celle de 1962. Sur le plan pratique d'abord, puisque les voyages en avion facilitèrent les rencontres et permirent une plus grande internationalisation des colloques. Sur le plan intellectuel aussi, puisque les accusations et mises en doute de la sincérité de Rousseau occupèrent une place plus importante et que le philosophe apparut plus fortement sous les traits du totalitaire, du misogyne ou du dresseur d'enfant. L'heure est

au bilan et Michel Launay qui fait le point sur Rousseau écrivain dans un numéro de la *Revue d'histoire littéraire de la France* qui procure les actes d'un colloque commémoratif, définit alors les attitudes de la critique et des lecteurs vis-à-vis des œuvres de Rousseau. Selon lui, elles sont au nombre de quatre. La première est l'attitude souple de l'œil vivant incarnée par Jean Starobinski : s'il reconnaît les qualités de sa lecture dans laquelle « l'unité reste sans cesse perçue et n'exclut pas la diversité », M. Launay note des limitations. Cette lecture estompe les déchirures et contradictions ou les récupère. « Elle clôt le discours de Rousseau dans une disponibilité apparemment toujours attentive, toujours sympathique » et lui fait perdre « sa sauvage liberté ». En second lieu, c'est une attitude contemplative qui risque de retomber dans l'attitude classique d'une Sainte-Beuve et qui domestique Rousseau. Surtout c'est une attitude en phase avec l'idéologie libérale. Launay écrit que l'attitude souple de l'œil vivant « induit une idéologie libérale, à laquelle elle est peut-être consciemment liée » :

« Il y a dans l'œuvre de Rousseau quelque chose qui grince et qui griffe comme un chat sauvage. L'Establishment genevois, en 1754, avait déjà essayé d'appriivoiser Rousseau, de le récupérer, d'en faire un bibliothécaire et un homme sortable dans les salons de l'aristo-démocratie. Au Rousseau de la transparence qui réussit à fondre en une même sympathie des interprétations aussi divergentes que la lecture révolutionnaire de Rousseau (l'écrivain écrivant au nom de la liberté populaire, ennemie de la liberté des privilégiés) et la lecture libérale de Rousseau (l'écrivain totalitaire et manipulateur, rempli de duplicité), il faut, malgré le plaisir et l'intention sans cesse renouvelés de la lecture « transparente », opposer sans relâche un Rousseau abrupt, grossier, non pas celui qui suscite imaginativement les obstacles, mais celui qui les subit et les provoque réellement : un écrivain du peuple, mal dégrossi jusque dans ses raffinements, jusque dans ses « cruautés bien raffinés » dont se plaignait Sophie d'Houdetot. Il y a sans doute une manière de parler des prétendues « contradictions » de Rousseau contre laquelle il faut lutter, quand elle émane des pharisiens, des hypocrites, des bons bourgeois, ceux que Rousseau appelait les « adversaires », les propriétaires. Mais il ne faudrait pas au nom d'une « harmonie préétablie » en tout écrivain, estomper d'autres contradictions plus profondes et plus fécondes, dont la première est sans doute celle de l'écrivain écrivant malgré lui pour des gens qui ont le privilège de pouvoir acheter et de savoir lire ses livres »⁸.

Cette attitude contemplative du critique renvoie à ce que disait Iser de celle de l'étudiant-récepteur, car elle est bien le produit de l'idéologie de la société libérale. Michel Launay souligne fort bien ici le lien qui existe entre

8 *Revue d'histoire littéraire de la France*, 79, 3, mars-juin 1979, p. 397. Les italiques sont dans le texte.

ce type de critique apparemment détachée de toute idéologie avec le libéralisme de la société où elle est produite. On ne peut qu'admirer l'acuité de son regard qui mérite d'être rappelée à une époque où seule la critique produite par le libéralisme s'exprime et où un livre comme *La transparence et l'obstacle* est donné comme un classique intemporel, alors qu'il est bien une production de l'époque de la Guerre Froide où il a été conçu.

Michel Launay définit ensuite la deuxième attitude du lecteur de Rousseau : l'attitude politique, et il écrit :

« Nous entendons par là l'affirmation que, dans le cas de l'écrivain Rousseau, indiquant que « tout tient radicalement à la politique », une bonne lecture de l'œuvre de l'écrivain, et tout commentaire de travail de cet écrivain, de son écriture, doit se situer politiquement. Malgré les tentations et les hésitations, Rousseau a écrit pour les pauvres, c'est-à-dire contre les riches qui veulent conserver ou accroître leurs richesses et leurs privilèges. L'art de l'écrivain, à la lumière de cette position, devrait s'analyser en fonction de cet objectif : comment écrire pour les pauvres, alors que les pauvres ne lisent pas ? »⁹.

Cette attitude est, elle, une production de mai 68.

M. Launay définit ensuite trois autres attitudes dont je me soucierai peu ici : « l'attitude systématique et besogneuse de la grille stylistique, linguistique ou sémiotique », « l'attitude déchirée des nouveaux psycholecteurs et des sociocritiques » et « l'attitude promeneuse des rêveurs solitaires et collectifs » qu'il réalise alors avec le Groupe Rousseau de Nice en analysant une page des *Rêveries*.

Si je ne m'arrête guère à ces dernières attitudes, c'est qu'elles semblent bien l'avoir emporté, avec l'attitude contemplative, dans les générations qui ont vu le jour dans les années quatre-vingt. Persuadées de toucher à la « vérité » de Rousseau et d'aborder de nouveaux horizons, orientées aussi sans s'en rendre compte par les nouvelles directives ministérielles et les professeurs d'une université enfin remise de la frayeur causée par mai 68, elles ont tout à fait oublié les propos de Michel Launay que je viens de rappeler et qui leur semblent d'autant plus démodés que les universitaires en place leur affirment par exemple que la recherche thématique, dont pourtant le grand livre de Jean Starobinski est un bel exemple, est un secteur absolument neuf ou que toute l'œuvre de Rousseau doit seulement être lue à travers une grille rhétorique, conceptuelle et génétique, loin des tentations que pourraient faire naître l'éclairage sociologique, anthropologique, historique ou politique, loin aussi de la compréhension que peut apporter la théorie de la réception qui montrerait combien les concepts et les thématiques sont fluctuantes et sujettes à l'idéologie du moment et

9 *Ibid.*, p. 398.

au parti pris du commentateur¹⁰. L'attitude actuelle est une production de l'idéologie libérale dominante.

Celle-ci ne veut pas entendre Michel Launay quand il dit que Rousseau est du camp des pauvres et qu'il nous oblige à choisir et à nous situer. Peut-on dire pourtant que le monde a changé depuis le XVIII^e siècle et que la pensée de Rousseau est devenue obsolète sur ce point de l'ordre établi dénoncé par lui ? Une chose n'a pas changé depuis le XVIII^e siècle c'est la division du monde entre les nantis et les déshérités. Par ailleurs, nous sommes toujours dans la société du faux contrat social décrite par Rousseau à la fin du *Discours sur l'origine de l'inégalité* – celle fondée sur le pacte du riche ou de l'imposteur – puisque celle du vrai contrat social n'a jamais vu le jour. Il n'y a donc pas, aujourd'hui comme hier, de positions neutres ou de repli pour qui travaille sur Rousseau. Et qui s'imagine à l'abri parmi les fleurs ou les notes de musique n'évite pas ce dilemme, donne malgré lui une réponse et se range du côté libéral, autrement dit dans le camp qui mène le monde actuel et dont toute l'idéologie est à l'opposé de la pensée du philosophe genevois. Luxun, un des grands penseurs chinois du XX^e siècle, affirmait aussi que le rôle de l'intellectuel et du critique est de lutter avec les déshérités. Nous parviendrions à une tout autre relation avec Rousseau si nous prenions enfin conscience de ce choix et admettions sa subversion.

À partir des années quatre-vingt, s'est constitué le Rousseau que nous connaissons aujourd'hui : un Rousseau en phase avec le libéralisme économique régnant, consensuel et prêt à l'emploi pour la société citoyenne du « vivre ensemble » dont les théoriciens comme John M. Keynes, John Rawls, Charles Taylor et d'autres, enfin admis au rang de références philosophiques, fournissent aux spécialistes les éléments pour faire glisser l'auteur du *Discours sur les richesses* dans ce camp. Au Rousseau réconcilié avec lui-même et la société dont parlait J. Fabre en 1962 a succédé aux alentours du nouveau millénaire, un Rousseau réconcilié avec le profit, les valeurs marchandes et l'économie de marché que les philosophes construisent avec de plus en plus de vaillance¹¹. En montrant que l'économie compte

10 Voir Jacques Berchtold, « Du nouveau dans les études rousseauistes ? À propos de l'approche thématique » dans *The Eighteenth century now : boundaries and perspectives* ed. by Jonathan Mallinson, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 52.

11 Voir notamment le livre de Céline Spector, *Au prisme de Rousseau. Usages politiques contemporains*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011 et son article : « C'est la fête ou la faute à Rousseau », *Le Magazine littéraire*, 514, décembre 2011, p. 84-85, où elle écrit : « Une fois le clivage entre marxistes et libéraux passé au second plan, les théories de la justice imposent depuis les années 1970 une reconfiguration du paysage idéologique. Dans les controverses qui nourrissent le débat public, c'est désormais le libéralisme politique, « victorieux » du marxisme, qui doit rendre des comptes à ses critiques. Au moment où la crise de la démocratie libérale est notamment imputée à un déclin de l'esprit civique, il semble naturel de se tourner vers un théoricien qui a voulu allier liberté et communauté. Répondant à la *Théorie de la justice* de John Rawls, les penseurs dits « communautariens » qui

pour Rousseau, les commentateurs montrent surtout qu'il compte pour les économistes du temps présent et que leur pensée est loin d'être opposée à celle du Citoyen de Genève. Il n'y a plus alors qu'un petit pas à faire pour soutenir sans problème que Rousseau fut un libéral avant l'heure¹².

Cela ne s'est pas fait d'un coup et quelques étapes ont été nécessaires pour rendre Rousseau aussi souple : rappelons en effet qu'il a toujours fortement invectivé les riches dans ses écrits, qu'il n'avait guère apprécié les propos de Mirabeau à qui il avait signifié toute la distance qu'il voyait entre sa pensée et le système des physiocrates. Il s'est agi dans un premier temps de transformer le philosophe pour le faire servir à l'évolution de la société.

Divers facteurs l'ont permis. D'abord, la suppression de la thèse de doctorat d'État, en 1987, a sans nul doute constitué un élément important dans cette transformation, puisqu'elle inscrivait la recherche dans un processus de mondialisation des diplômes, des compétences et des savoirs. L'université française a résisté, mais sa résistance n'est qu'un combat d'arrière-garde : les étudiants ont rarement soutenu leur thèse dans les quatre années imparties par les consignes ministérielles, mais le choix des sujets est, comme je l'ai expliqué, différent aujourd'hui de ce qu'il était hier, et d'ici peu les mesures seront respectées. Le spécialiste de Rousseau le devient surtout d'un de ses livres ou d'un aspect particulier de sa pensée ; il n'a plus de vision générale de ses écrits et de sa correspondance. Il peut se cantonner aux *Confessions* ou à la musique en ignorant tout de la pensée politique ou pédagogique du philosophe.

Par ailleurs, les programmes scolaires ont servi à cette transformation de Rousseau. Vers 1995, les élèves des classes de première sont censés étudier *Les Confessions*, livres I à IV, dans le cadre plus général de l'autobiographie. C'est dire que le plus grand nombre ne va garder comme souvenir de Rousseau que l'image d'un enfant pervers et mal élevé et d'un jeune adolescent bien niais. Les générations précédentes n'étaient guère mieux

dénoncent la privatisation de la vie sociale et l'appauvrissement de l'espace public ne peuvent-ils eux aussi puiser chez Rousseau les linéaments d'une analyse lucide du « malaise de la modernité » ? ». Après avoir examiné le rapport de penseurs comme Rawls, Michael Walzer, Michael Sandel, Taylor, Habermas et Axel Honneth avec Rousseau, elle conclut qu'après leurs interprétations, « l'auteur du *Discours sur l'inégalité* n'est plus seulement l'apôtre d'un ordre juste, mais le précurseur du projet moderne d'une philosophie sociale s'interrogeant sur les conditions de la réalisation de soi, d'une vie bonne ou « réussie » ».

12 Blaise Bachofen peut ainsi intégrer Rousseau à la tradition libérale et écrire : « C'est parce qu'il prend au sérieux les promesses du libéralisme en gestation que Rousseau démontre de la façon la plus féconde et la plus convaincante les insuffisances et les sophismes du libéralisme doctrinal qui s'est progressivement constitué, historiquement, en se réclamant de ces principes originaires » (« Les douceurs d'un commerce indépendant » : Jean-Jacques Rousseau, ou le libéralisme retourné contre lui-même », *Astérison*, 5, 2007).

loties, puisqu'elles arrêtaient leur lecture au livre VI. Ce Rousseau-là pourrait cependant avoir un peu plus d'épaisseur si quelque auteur d'un des nombreux volumes de littérature parascolaire consacrés à ce livre, avait rappelé les découvertes de l'enfance genevoise de Rousseau faite par Michel Launay. Ce dernier avait révélé dans sa thèse sur *Rousseau écrivain politique* que le futur auteur du *Contrat* avait passé son enfance à Plainpalais, dans le quartier où son père avait son atelier, dans un milieu très politisé et perpétuellement en conflit avec l'oligarchie du Petit Conseil. Il y avait là de quoi sortir Rousseau des sentiers archi-battus de la psychanalyse ou de la poésie de l'enfance. Les travaux de Philippe Lejeune ont cependant été bien utilisés, par les enseignants, mais pour montrer combien Rousseau, maître de l'écriture, aménageait ses aveux et manipulait son lecteur. La génération qui a été formée ainsi par le lycée a donné naissance depuis à quelques romanciers comme Stéphane Audeguy et Frédéric Richaud, auteurs respectivement de *Fils unique* (Gallimard) et de *Jean-Jacques* (Grasset), productions si parfaitement banales et totalement dans l'air du temps. Chez les philosophes, la connaissance de Rousseau est tout aussi succincte, mais encore plus révélatrice du détournement qui est fait du philosophe genevois. Leur programme comprend *Du Contrat social*, livres I et II, c'est-à-dire les deux livres qui expliquent comment fonctionne un gouvernement légitime : les deux derniers qu'on néglige sont ceux qui disent que tout gouvernement dégénère quoi qu'on fasse, que la corruption est liée à tout pouvoir et que la représentation nationale est impossible. Les élèves n'ont que le début de l'histoire, pas la fin. Cela revient à simplifier Rousseau et à le rendre conforme à la consommation « *citoyenne* » du moment. Il se trouve d'ailleurs des spécialistes pour justifier ce choix¹³.

Si l'on veut tracer quelques grandes lignes schématiques pour tenter de percevoir l'orientation prise par la critique ces vingt dernières années, l'ordre thématique des volumes de la Bibliothèque de la Pléiade nous donne un axe. Le Rousseau des *Confessions* et de l'autobiographie est celui qui attire probablement le plus de lecteurs : il est le fruit des lycées et correspond aussi au goût contemporain pour les biographies. La nouvelle lecture des *Dialogues* initiée par Philip Knee et Gérard Allard et poursuivie par Jean-François Perrin va dans le même sens, mais n'a pas encore l'audience du premier. *La Nouvelle Héloïse* est reconnue comme le grand best-seller du XVIII^e siècle, un

13 Dans l'avertissement que Florence Khodoss donne en 1997 au *Contrat social. Livres I et II*, (Paris, Hatier, Profils. Textes philosophiques, 1997, p. 2), on peut lire : « Ce texte, ainsi présenté sans coupures, constitue un morceau ayant une unité et permettant d'étudier le mouvement d'une pensée philosophique au travail. Non que la suite soit insignifiante. Mais ou bien elle apporte des conséquences relativement secondaires, ou bien elle introduit une perspective totalement différente ». Donc les deux premiers livres peuvent être étudiés seuls et on peut oublier toutes les réserves de Rousseau soulevées dans les livres III et IV.

maître-livre dont la complexité et la richesse ne fait plus de doute. Bernard Guyon qui, en préfaçant le roman dans la Bibliothèque de la Pléiade vers 1960, déclarait que le livre méritait d'être mieux considéré, n'aurait certes pas imaginé un tel succès. Non pas que beaucoup de thèses lui aient été consacrées en France où on est passé d'une thèse d'approche générale (celle de J.-L. Lecercle) à une thèse très pointue sur le paratexte (celle de Yannick Séité), mais par le nombre d'articles qui ont paru sur lui. Le roman de Rousseau est perçu comme une expression de sa pensée au même titre que *Du Contrat social* ou *Les Rêveries*, ce qui était loin d'être le cas jusqu'aux années soixante. Sur le plan de la politique, les philosophes ont pris le monopole et transformé Rousseau pour le faire servir à la cause libérale, au « vivre ensemble » en cours et pour l'assimiler aux Lumières, avec lequel pourtant il avait quelques singulières différences. Pour le rendre plus présentable et le faire coïncider avec notre temps, on le débarrasse de ce qui est « hétérogène » dans sa pensée et par quelques petits tours de passe-passe assez grossiers, on déclare par exemple que la volonté générale n'est finalement rien d'autre chez lui que l'opinion publique¹⁴ et que la justice qui est au centre de plusieurs de ses écrits équivaut à la non-envie, concept créé pour le libéralisme économique. *Émile* reste le livre toujours aussi mal compris et le plus mal étudié. Il est du domaine des spécialistes (pédagogues et philosophes) qui ne voient dans le récit de Rousseau et la constitution du personnage d'Émile qu'une figure conceptuelle et abstraite, bien que le livre de Laurence Mall sur *Emile ou les figures de la fiction*, paru en 2002, laisse espérer qu'on sortira un jour de ce cercle étroit.

S'il y a une grande nouveauté dans la recherche récente de Rousseau, c'est dans les domaines de la musique et des sciences qu'on peut la trouver. Nombreux sont les commentateurs qui ont abordé ces deux thèmes, favorisés par l'édition en 1995 du cinquième volume des *Œuvres complètes*, chez Gallimard. En 1978, un journaliste avait déclaré en forme de boutade que le vrai Rousseau n'était pas tant l'auteur du *Contrat social* ou des *Discours*, que celui du *Devin du village* et des herbiers botaniques. Cette plaisanterie a pris du corps au point que l'on a déclaré récemment, mais sans rire cette fois, que Rousseau était avant tout un musicien. D'autres ont soutenu avec autant d'aplomb que Rousseau était un chimiste en oubliant qu'on ignore toujours pour quel usage les *Institutions chimiques* ont été écrites, et ils ont expliqué toute sa pensée en fonction de cette hypothèse bien fragile¹⁵. Selon ces critiques, finalement, si Rousseau est connu au-

14 Voir par exemple B. Bernardi, « L'opinion publique, une passion d'État », *Le Magazine littéraire*, décembre 2011, p. 86-87.

15 Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi qui sont les tenants de cette thèse déclaraient dès 2003 que Rousseau s'était « bel et bien occupé de chimie, de manière durable et sérieuse, au

aujourd'hui dans les Amériques, en Afrique ou en Asie, ce serait pour avoir composé quelques opéras pas très bons et fait de jolis herbiers qu'on peut montrer aux enfants des écoles. Si ces nouveaux domaines de la recherche ont apparu tout d'un coup, c'est parce que la critique les avait négligés jusqu'à présent, attachée qu'elle était à explorer une pensée philosophique et pédagogique de la plus grande importance dans l'histoire des idées mondiales. On ne s'étonne cependant pas que ces thèmes suscitent un enthousiasme tel qu'on ne compte plus les colloques, expositions et conférences qui ont eu lieu sur la botanique ou la musique en 2012, en France et en Europe ; ils réalisent l'image idéale de Rousseau telle que la crée et la veut l'idéologie libérale : anodin, anecdotique, secondaire, enfin débarassé de toute sa part politique révolutionnaire et contestatrice, et cela explique que cette image n'ait vu le jour qu'aujourd'hui. Un sujet comme la correspondance de Rousseau, avec les 52 volumes publiés par R.A. Leigh, pouvait faire espérer des recherches soutenues et neuves sur ce sujet. C'est ce que souhaitaient les organisateurs d'un colloque qui a constitué le n° 47 des *Annales J.-J. Rousseau*, en 2007, mais qui n'a rien donné d'autre. Le chercheur continue d'y puiser de façon anecdotique et le chantier annoncé est apparemment tombé dans l'oubli.

Cette transformation de Rousseau en un philosophe fort sociable, citoyen sans problème, père de la République progressiste et chantre du libéralisme avant l'heure, s'intègre d'ailleurs fort bien à une nouvelle image du XVIII^e siècle qui va dans le même sens. Celui-ci n'est plus le siècle des philosophes qui conduit à la Révolution, ainsi qu'il figurait encore dans le Lagarde et Michard, mais celui où s'exprime une nouvelle morale du plaisir et du libertinage. Sollers en est un des chantres, et Sade le nouveau dieu. Le siècle des Lumières est le siècle de la sociabilité, des jeux de pouvoir, de la mondanité et des réseaux d'influence. Il semble être le nouvel idéal à réaliser dans nos salons modernes, mais Rousseau fait bien sûr figure à part dans ce petit monde. Pourtant, en le digérant et en le repeignant au couleur du libéralisme dont on le rapproche, il peut y trouver place et une partie du commentaire moderne le conduit de ce côté-là.

Les Lumières sont aussi réévaluées pour s'intégrer aux combats que le libéralisme en place désigne chaque jour aux téléspectateurs pour corres-

point d'entreprendre la rédaction d'un traité » (*Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 59), mais n'est-ce pas hasardeux de dire que Rousseau est pour autant un chimiste et que sa pensée politique s'explique par cette science, à partir d'un manuscrit certes de sa main, mais dont on ne sait toujours pas s'il s'agit de la copie d'un cours, d'une compilation ou d'un travail de secrétariat fait pour les Dupin chez qui Rousseau travaillait. Surtout, la production de Rousseau dès la fin des années 1740 ne se porte plus du tout du côté de la chimie et c'est forcer l'histoire et les idées que de faire de telles affirmations. Christophe Van Staen a bien exposé ce que sont les *Institutions chimiques* dans l'introduction à l'édition savante qu'il a procurée chez Champion en 2010.

pondre à l'image bien-pensante sur laquelle repose cette idéologie. La liberté du monde libre prend la forme du combat pour la laïcité, de la lutte contre l'intolérance et contre l'Islam intégriste ; on doit être citoyen, respectueux, responsable et concerné et ne pas se rendre compte que toutes les valeurs ainsi prônées sont réduites à la mesure des intérêts immédiats et destinées à la bonne marche du petit commerce. Comme exemple de cela, citons un numéro du *Nouvel Observateur* de décembre 2006, qui contient un dossier sur les Lumières. Des photos de femmes arabes voilées ou de prisonniers au camp de Guantanamo illustrent l'article de Sollers sur Voltaire. Un autre article affirme que les penseurs les plus influents des Lumières ne sont ni Rousseau, ni Kant ni Jefferson, mais Adam Smith. Beaumarchais, Casanova, Sade, Mercier ou le chevalier de Saint-George qui sont les grandes figures et Condorcet, Raynal ou Diderot sont évoqués pour leur combat contre l'esclavage. Couperin et Rameau, Fragonard et les petites marquises, une pointe de féminisme avec Olympe de Gouges et on pourrait fermer le dossier, mais le numéro se demande encore si la Révolution est la faute à Voltaire ou à Rousseau et évoque la Terreur. Il se termine enfin avec une série d'articles sur la part d'ombre des Lumières et la valeur des idées républicaines face aux intégrismes musulmans. Même chose dans un numéro hors-série de *Télérama* intitulé « Les Lumières : des idées pour demain » pour accompagner une exposition de la Bibliothèque Nationale de France en mars-mai 2006.

On se demande dès lors pourquoi les libéraux n'ont pas tout simplement rejeté purement et simplement Rousseau, cet auteur dérangeant, si peu sociable et si rustique, à la manière dont l'avaient fait les Lemaître et Faguet du début du XX^e siècle. C'est sans doute parce que la puissance de sa pensée politique ne peut plus être néantisée si aisément. Aussi la critique libérale tente-t-elle plutôt de la digérer et de l'intégrer en le faisant servir à son propre système. Il faut la transformer, la mettre au goût du jour, la déconstruire et la reconstruire, la fabriquer de toutes pièces par déplacement, décalage et glissement. Nos philosophes qui sont aussi habiles, déplacent ainsi la question de la pitié chez Rousseau dans un autre dictionnaire que le sien, dans celui des économistes libéraux, où elle s'appelle reconnaissance, bienveillance ou compassion ; la justice devient la non-envie et l'on n'attend plus que la réapparition du bon pauvre et du bon riche pour fermer la boucle. La critique désamorce aussi la pensée révolutionnaire et politique de Rousseau par la confusion : Victor Goldschmidt en avait déjà donné l'exemple en 1974 dans *Anthropologie et politique. Les principes du système de Rousseau* en soutenant que le contrat du riche dans le second *Discours* était tout aussi valide et légitime que le pacte défini dans *Du Contrat social* et l'état de nature hobbesien ne différait guère selon lui de celui décrit par Rousseau. On peut donc désormais soutenir sans que presque personne ne

fronce le sourcil que le vrai Rousseau est celui de la musique ou de la botanique, que *Les Rêveries du promeneur solitaire* sont le traité de philosophie le plus important de l'œuvre de Rousseau.

Le partage des disciplines qui a cours et qui est même encouragé arrange tout le monde dans ce type d'opération : littéraire d'un côté, pédagogues et philosophes de l'autre, chacun avec son corpus et ignorant les autres textes du voisin. Michel Delon, dans le volume 30 de *Dix-huitième siècle*, notait déjà en 1998 que « notre époque est au repli frileux des disciplines et à la défense des territoires » et qu'on va vers une hyperspécialisation qui tend à transformer chaque chercheur en propriétaire de son champ d'investigation, promu objet de recherche. Cette autopromotion et cette frilosité conduisent bien souvent les membres d'un des clans à devenir une caricature de leur discipline : le philosophe, dans sa retenue hautaine, se donne l'air de penser tandis que le littéraire minaude pour avoir trouvé la perle qu'il est seul à voir. Cette attitude conduit à éliminer aussi tout ce qu'on juge « pittoresque ou hors de propos »¹⁶, en privilégiant les chemins archi-parcourus de la seule tradition occidentale donnant au conformisme, à la banalité et à la répétition toute latitude.

Le fait aussi que l'on assimile deux métiers aussi différents que celui de professeur et celui de chercheur, en soumettant de plus en plus le second au premier à travers des organismes de contrôle ministériels comme l'Aeres, contribue à cette situation. Le fait que l'enseignant soit dans la reproduction et la transmission du savoir, et le chercheur dans la nouveauté de la découverte, avait déjà été perçu par Francis Bacon dès le XVI^e siècle. Le second apparaît forcément comme pittoresque au premier puisque, s'il fait correctement son métier, il aborde des mondes nouveaux et expose des éléments qui ne serviront à rien aux cours de l'enseignant et dont la diversité vient même troubler le bel assemblage que celui-ci a réussi à constituer au fil de la pratique pour l'exposer à ses étudiants comme étant la « vérité vraie ».

L'idéologie libérale est sans nul doute à l'origine de cette orientation. Elle privilégie cette « disponibilité apparemment toujours attentive, toujours sympathique » et cette « attitude contemplative » à l'égard du sujet étudié, que Michel Launay avait remarquablement décelées chez Jean Starobinski. Cette « positive attitude » s'est concrétisée lors de la célébration de 2012 par la volonté de la ville de Genève de fédérer les manifestations. Cela arrangea apparemment les Français qui, contrairement à ce qui s'était passé en 1912, 1962 et 1978, n'eurent pas à mettre au point un Comité national

16 L'expression est de Michel Porret qui l'a appliquée à la sélection des propositions du colloque de Genève, « Amis et ennemis de Rousseau » : voir *Annales J.-J. Rousseau*, 50, 2012, p. 582.

pour fêter Rousseau. On a donc eu l'apparence d'une entente complète sur un penseur aussi subversif que Rousseau, comme si celui-ci, aussi bien en France qu'en Suisse ou dans le monde, coïncidait totalement avec la société libérale de consommation et le capitalisme producteur de guerres et de catastrophes comme celle de Fukushima, au Japon. Certes, les discoureurs l'évoquaient ici et là pour appeler à la sagesse ou à un monde plus humain, mais dans l'ensemble, Rousseau est apparu en 2012 comme un philosophe bien convenable, aussi lisse que l'exigeait l'idéologie dominante. Il ne suscitait apparemment qu'un commentaire unanime et qui l'était puisque les organisateurs avaient pris soin d'éliminer ce qui ne pensait pas bien, de façon pittoresque ou hors de propos. Un consensus de bon ton ainsi produit a régné en apparence puisqu'on avait supprimé ce qui pouvait fâcher de sa pensée et qu'on s'en était tenu à un gentil conformisme. La France a donc privilégié le Rousseau anodin de l'intime, des *Confessions* ou l'amateur de botanique et de musique, même si quelques colloques plus philosophiques ont tenté de rappeler que Rousseau était autre chose. Les titres mêmes de ces derniers sont révélateurs d'un Rousseau bien différent de celui évoqué en 1962 : citons par exemple parmi les thèmes proposés « Rousseau et les spectacles », « La correspondance », « L'authenticité », « Le *Dictionnaire de musique* », « Rousseau et le plaisir », « La chute de Ménéilmontant ». Il semble que les colloques sur la politique aient trouvé place à l'étranger : en Allemagne, avec « Rousseau au ban des institutions », en Italie avec l'étude du rapport entre *Émile* et *Du Contrat social*, à Genève avec le thème de la guerre et la République.

Derrière la façade consensuelle, de vives tensions existaient pourtant. Un numéro des *Études J.-J. Rousseau*, en 2011, invitait les célébrants à réfléchir à ce qu'était une célébration dans un monde comme le nôtre et dans une société où les inégalités, la violence et la haine, œuvres des gouvernements et des pouvoirs économiques, sont matière quotidienne. Il rappelait que Rousseau était un penseur rugueux et qu'on ne pouvait se contenter de le faire discourir dans des cénacles de bon ton ou dans des cafés philosophiques, entre la poire et le fromage, bref, qu'il avait une autre dimension que cela, et quelques griffes encore. Un numéro hors-série du *Monde* rappelait aussi son caractère subversif pour tous les temps et tous les régimes et donnait un certain nombre de textes bien à contre-courant du discours en place. Enfin un numéro des *Études sur le XVIII^e siècle*, donnait sous la plume de Christophe Van Staen, confirmation que tout n'était pas rose dans le monde rousseauiste de 2012 :

« Si tout au long de cette année 2012, les fastes de la célébration auront pu donner de la critique rousseauiste l'image d'une discipline riche et variée, prospérant avec éclat et virtuosité, cette efflorescence du tricentenaire de la naissance

de Jean-Jacques Rousseau (1712-2012) peine à masquer la crise et les divergences parfois violentes qui la traversent. Celles-ci n'auraient guère d'importance, si, entre autres enjeux cruciaux, elles ne touchaient Rousseau lui-même, ainsi que la compréhension que nous pouvons avoir de son œuvre »¹⁷.

Cette opposition s'est concrétisée autour de deux projets d'éditions des *Œuvres complètes* de Rousseau, annoncés plusieurs années avant le tricentenaire mais destinés à paraître cette année-là. Les projets, qui reconnaissent que cinquante ans de critique et de progrès dans la compréhension des œuvres de Rousseau manquaient dans l'édition de la Pléiade, étaient différents dans leur ambition et l'on aurait pu se féliciter qu'ils aboutissent tous deux en 2012, puisque jamais aucune initiative de ce genre n'avait été envisagée lors d'une célébration de Rousseau. Il n'en fut rien ; un seul des projets vit le jour, celui mené par Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Jean-Daniel Candaux et une vingtaine de spécialistes : l'Édition du Tricentenaire des *Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau chez Slatkine-Champion, en vingt-quatre volumes. Les deux projets reposaient non seulement sur une équipe et une approche différentes de Rousseau, mais aussi sur une interprétation dissemblable de sa pensée et des enjeux auxquels elle peut servir. Philip Stewart a écrit que « la similarité apparente des offres cache des différences assez importantes, sinon d'approche critique, au moins de stratégie éditoriale et de configuration tant des œuvres que des équipes d'exécution du travail » et note que, « quoique beaucoup des chercheurs des deux listes se connaissant évidemment entre eux, tout se passe comme si par une convention tacite une ligne invisible les séparait ». Derrière donc l'apparent consensus du tricentenaire couve bien la querelle entre les clans.

Cela n'est finalement pas une mauvaise chose car que peut apporter une critique toujours consensuelle (même d'apparence, car les rivalités ne manquent pas et n'ont jamais manqué au sein de l'université française), si ce n'est de l'eau tiède et un doux ronron, catastrophique à terme pour la recherche et la connaissance ? N'oublions pas le propos d'un grand critique chinois du XX^e siècle, Luxun, qui revendiquait une véritable discussion pour progresser : « Si on garde la bouche close à perpétuité en alléguant que le monde littéraire est impeccable, c'est le résultat exactement inverse qu'on obtiendra »¹⁸. On ne peut rien gagner à la constitution de clans qui font de l'autoréférence et se valorisent ainsi, mais sans confrontation. On peut certes croire avoir éliminé le point de vue adverse quand on le passe sous silence et aussi, ce qui dérange dans l'œuvre de Rousseau et que «

17 C. Van Staen, « Introduction », *Études sur le XVIII^e siècle*, n°40 : J.-J. Rousseau (1712-2012). Matériaux pour un renouveau critique, 2012, p. 12.

18 P. Stewart, *Éditer Rousseau. Enjeux d'un corpus (1750-2012)*, Lyon, ENS Éditions, 2012, p. 305 et 313.

l'adversaire » met à jour, mais on en reste alors à une critique bien pauvre, confinée dans des évidences et dans la fabrication d'un Rousseau plus malléable pour mieux le faire servir à sa cause ; un Rousseau artificiel et bien fragile que la génération suivante éliminera, mais non sans avoir perdu du temps à le faire. On ne sert en tout cas pas la connaissance. Le critique n'est pas l'auteur qu'il étudie même s'il le croit. Sartre a décrit la position confortable du critique :

« La plupart des critiques sont des hommes qui n'ont pas eu beaucoup de chance et qui au moment où ils allaient désespérer, ont trouvé une petite place tranquille de gardien de cimetière. Dieu sait si les cimetières sont paisibles : il n'en est pas de plus riant qu'une bibliothèque. Les morts sont là. Ils n'ont fait qu'écrire, ils sont lavés depuis longtemps du péché de vivre et d'ailleurs on ne connaît leur vie que par d'autres livres que d'autres morts ont écrits sur eux »¹⁹.

Ce confort le rassure et on peut comprendre qu'il n'ait plus envie de sortir des étroites limites de son clan ou de son groupe. Il possède la vérité et la dispense à ses admirateurs, il fait parler Rousseau, l'explique et le traduit dans sa langue. Est-ce cela le travail du chercheur, est-ce cela la critique ? « La fonction du critique est de critiquer, c'est-à-dire de s'engager pour ou contre et de se situer en situant », écrit encore Sartre dans *Situations I*, et le conformisme des points de vue n'est certainement pas un critère positif en ce domaine.

À de rares exceptions, la critique est le produit et le reflet de l'idéologie de l'époque où elle est produite. Elle a été de construction au lendemain de la guerre, de contestation dans les années qui suivirent mai 1968, de confusion et de mise en doute quand la société est devenue plus confuse, que les crises des années quatre-vingt ont paru, et que les gouvernants de droite et de gauche se sont mis à cohabiter. Depuis vingt ans, le libéralisme prend de l'essor et semble triompher : la critique actuelle est donc libérale et produit un Rousseau à l'image de ce libéralisme. Je laisse à mon éventuel successeur le soin de faire l'étude de la réception de Rousseau au XXI^e siècle vers la fin de celui-ci et lui souhaite dès à présent bien du plaisir.

19 Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Folio-Essais, 2003, p. 77-78.

